

VOLTAIRE ET LE VOYAGE « PHILOSOPHIQUE »
DE L'AMIRAL ANSON

James Hanrahan
Trinity College, Dublin

Le voyage autour du globe d'une escadre britannique sous le commandement du commodore George Anson est un récit d'aventures à la fois tragique et triomphant qui fait date et dans l'histoire navale et dans l'imaginaire de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Malgré son style instructif et sec, le récit officiel de ce voyage connut un franc succès de librairie, de sorte que l'exploit d'Anson fut connu partout en Europe. On se rappelle effectivement que le récit s'inscrira douze ans plus tard en arrière-plan de l'un des grands romans du XVIII^e siècle, *La Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau. Puisque son intrigue exige l'absence de Saint Preux, Rousseau l'embarque sur le *Centurion*, navire-amiral de l'escadre de George Anson. Heureusement pour Saint Preux il fait partie du petit nombre de voyageurs qui rentrent à Londres le butin sous le bras. En réalité, le voyage d'Anson sert de repoussoir aux idées de Rousseau, en l'occurrence à son éloge de la nature et à sa critique de la politique des nations civilisées. Par exemple, dans une lettre à Mme d'Orbe, Saint Preux fait part de ses sentiments à l'égard des actions dont il a été témoin :

J'ai vu l'incendie affreux d'une ville entière sans résistance et sans défenseurs. Tel est le droit de la guerre parmi les peuples savants, humains et polis de l'Europe : on ne se borne pas à faire à son ennemi tout le mal dont on peut tirer profit, mais on compte pour un profit tout le mal qu'on peut lui faire en pure perte... J'ai vu dans le vaste océan, où il devrait être si doux à des hommes d'en rencontrer d'autres, deux grands vaisseaux se chercher, se trouver, s'attaquer, se battre avec fureur, comme si cet espace immense eût été trop petit pour chacun d'eux. Je les ai vus vomir l'un contre l'autre le fer et les flammes. Dans un combat assez court, j'ai vu l'image de l'enfer ; j'ai entendu les cris de joie des vainqueurs couvrir les plaintes des blessés et les gémissements des mourants. [Malgré ses scrupules, il ajoute :] J'ai reçu en rougissant ma part d'un immense butin¹.

1 Jean-Jacques Rousseau, *Julie, ou la Nouvelle Héloïse*, 4^e partie, lettre III, éd. R. Pomeau, Paris, Garnier, coll. « Classiques Garnier », 1960, p. 395-396.

Tout comme Rousseau, Voltaire comprend ce texte à sa manière et s'y réfère dans son œuvre. À part quelques références très ponctuelles², Voltaire consacre le chapitre 27 du *Précis du siècle de Louis XV* à cette histoire d'aventures maritimes. Dans une certaine mesure son résumé du voyage d'Anson se remarque dans une série de chapitres comportant surtout des détails des grands événements de la guerre de Succession d'Autriche. Pourquoi ce récit de voyage figure-t-il au cœur d'un ouvrage consacré au règne de Louis XV ? Quel est l'intérêt de ce voyage pour un historien qui, à vrai dire, s'intéresse assez peu au voyage en tant que découverte, aventure, et expérience de l'altérité ? Si Voltaire évoque ce voyage maritime dans son histoire contemporaine du XVIII^e siècle, c'est qu'il y voit plus qu'une simple série de déplacements et d'escales. En effet, pour apprécier la fonction de ce voyage dans le récit voltairien de la période, il faut comprendre les enjeux de l'écriture de cette histoire et l'évolution de la rédaction du texte composite qu'est le *Précis du siècle de Louis XV*. Il sera également nécessaire de se pencher sur l'emploi que fait Voltaire historien du récit officiel du voyage d'Anson, publié sous le nom du chapelain du navire-amiral quelques années après son retour à Londres. Mais commençons par le voyage et son illustre commodore qui captivent le public européen au milieu du XVIII^e siècle.

ANSON ET SON VOYAGE

George Anson entra dans la marine en 1712 à l'âge de quatorze ans, au début d'une époque relativement paisible en Europe. Dans sa première phase, sa carrière était loin d'être exceptionnelle. Il fut nommé capitaine en 1724, en partie grâce à ses relations avec des gens en place. Il menait des patrouilles contre les contrebandiers le long des côtes de la Caroline du Sud. Mais avec la paix, tant chérie par les pouvoirs européens de l'époque, ce fut sa carrière navale qui sombra. De retour en Angleterre, il ne fut rémunéré qu'à demi-traitement pendant deux ans et demi, mais, vers la fin des années 1730, il reprit ses fonctions dans la protection du commerce maritime, cette fois-ci le long des côtes de la Guinée. En novembre 1739, il reçut la commission qui devait accélérer sa carrière, lui qui sera douze ans plus tard Premier Lord de l'Amirauté³.

Le 18 septembre 1740, Anson quitta le port anglais de Spithead beaucoup plus tard que prévu à cause de plusieurs problèmes d'ordre logistique, parmi lesquels l'absence de marins pour les équipages de ses six bateaux de guerre ne fut pas

2 Par exemple, dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, articles « Arbre à pain » (OCV, t. 38 [2007], p. 356), « Économie » (OCV, t. 40 [2009], p. 602), « Flibustiers » (OCV, t. 41 [2010], p. 458).

3 Voir l'ouvrage le plus récent sur Anson, sa carrière, et son fameux voyage : Glyn Williams, *The Prize of all the Oceans. The triumph and tragedy of Anson's voyage round the world*, London, Harper Collins, 2000.

le moindre. Deux cent cinquante-neuf de ses recrues étaient issues de Chelsea College, établissement de convalescence pour les invalides et les retraités. D'ailleurs, la plupart des gens finalement recrutés pour composer les équipages n'étaient jamais allés en mer⁴. La mission d'Anson s'inscrit dans le contexte historique de la guerre de l'*asiento*. À la suite du traité d'Utrecht, le gouvernement britannique jouissait du monopole de l'importation d'esclaves dans les colonies espagnoles (l'*asiento*), droit qu'il octroya à la South Sea Company. En parallèle, les Britanniques avaient le droit d'envoyer un seul navire de commerce aux colonies espagnoles chaque année. Mais au fur et à mesure des décennies, les infractions à cet accord se multiplièrent et les garde-côtes espagnols usèrent de moyens souvent brutaux pour supprimer la contrebande anglaise. En effet, un capitaine anglais, Jenkins, perdit son oreille en 1731 lorsque les garde-côtes montèrent à bord de son navire avec leur violence habituelle. Selon la légende, quelques années plus tard, Jenkins présenta son oreille dans un bocal devant les députés au parlement de Westminster, convainquant ainsi l'opinion publique anglaise qu'il fallait déclarer la guerre à l'Espagne⁵. Dans un premier temps, le gouvernement de Walpole envoya l'amiral Edward Vernon en Amérique centrale pour attaquer les centres du commerce colonial, tels que Porto-Bello et Carthagène. Dans un deuxième temps, Anson fut chargé de doubler le cap Horn et de faire comme Vernon le long de la côte pacifique. D'ailleurs on envisagea le projet chimérique d'attaquer la capitale péruvienne Lima (avec une bande hétéroclite d'éclopés et de marins d'eau douce!) et d'insuffler aux populations autochtones l'esprit de révolte contre l'Espagne.

Après maints attermolements, l'escadre d'Anson prit enfin le large. Elle toucha Madère fin octobre et fit une escale à l'île de Sainte-Catherine au Brésil vers Noël. En mars 1741, elle entra dans le détroit de Le Maire pour doubler le cap Horn en plein hiver austral, *timing* fatal pour les navires anglais qui furent ballottés par des vents contraires et se perdirent dans les tempêtes. Qui plus est, ce fut lors de cette période de désorientation extrême que le typhus et la dysenterie se manifestèrent. Pis encore, privés de vivres frais depuis quelques mois, les membres des équipages atteints du scorbut commencèrent à périr. Le scorbut, encore mal connu à l'époque, fit plus de ravages que la violence des mers, la flotte d'Anson perdant des centaines de marins lors du premier accès de cette maladie. Le *Centurion* arriva seul dans les îles Juan Fernandez en juin 1741, suivi plus tard par le deuxième navire de l'escadre, le *Gloucester*, un bateau de transport, et le sloop, petit navire de cent hommes, qui portait

4 *Ibid.*, p. 22-23.

5 Reed Browning, *The War of Austrian Succession*, Stroud, Alan Sutton, 1994, p. 23-24. Voltaire raconte cette anecdote colorée au chapitre 6 de l'*Histoire de la guerre de 1741*, éd. J. Maurens, Paris, Garnier, coll. « Classiques Garnier », 1971, p. 52-53.

le nom convenable de *Tryal* (Épreuve). Quant aux trois autres navires de guerre, le *Severn* et le *Pearl* ne purent doubler le cap Horn et rentrèrent en Angleterre tandis que le *Wager* sombra près du cap Noir. Pendant une période de rétablissement et de ravitaillement dans les îles Juan Fernandez, Anson prépara un attentat contre les Espagnols dans la petite ville côtière de Paita au Pérou. Cette bourgade ne comptait qu'une centaine d'âmes, une petite forteresse mal armée, et deux églises. L'attentat constitua la seule action terrestre de l'exploit maritime d'envergure envisagé dans les cabinets de Londres.

108

Il y a quelque chose de burlesque dans le récit officiel du voyage qui décrit la manière dont les troupes de débarquement endossèrent les vêtements des hommes (et femmes) dont ils avaient mis à sac les maisons. Mais le grand prix qu'ambitionnait Anson était le fameux galion de Manille qui traversait le Pacifique des Philippines espagnoles jusqu'à Acapulco en Nouvelle-Espagne deux fois par an, y échangeant des marchandises de luxe asiatiques contre les métaux précieux des colonies sud-américaines. Anson guetta le galion d'Acapulco (début 1742), mais les autorités espagnoles s'en rendirent compte et reportèrent son départ. Afin d'intercepter le galion de Manille devant partir l'année suivante, Anson entreprit la traversée d'est en ouest du Pacifique (mai 1742), mais sa flotte peina à rejoindre les vents alizés facilitant cette traversée, de sorte qu'elle mit plusieurs mois à atteindre les îles Mariannes, à l'est de la mer des Philippines. Le séjour passé dans l'île paradisiaque de Tinian sauva bon nombre des marins d'un nouvel accès de scorbut. Autre bénéfice : en partant de Tinian, il était possible de radouber dans le port chinois de Canton avant de tenter encore la capture du galion de Manille. Or, cette escale fut marquée par la fourberie des agents commerciaux de Canton et la méfiance des autorités chinoises qui voyaient d'un mauvais œil l'arrivée d'un navire de guerre étranger qui refusa de payer les douanes et abusa de l'hospitalité des Chinois⁶. Il va sans dire que les voyageurs et les Chinois se réjouirent du départ du *Centurion*, apparemment pour Batavia (l'actuelle Jakarta), en réalité pour capturer le galion de Manille. En dépit de son piètre effectif, le *Centurion* était plus grand et mieux armé que le galion, de sorte que les Espagnols se rendirent après une heure et demie de bombardement (20 juin 1743), les Anglais partageant ainsi un butin qui s'élevait à 400 000 livres, l'un des plus grands trésors jamais saisis par cette nation maritime. Le voyage de retour en Angleterre par le cap de Bonne-Espérance se déroula sans incident et, de retour à Londres le 4 juillet 1744, les membres de l'expédition furent accueillis par les acclamations du public, de la presse, des ministres et du roi, George II. Des 1 900 marins qui avaient pris le

6 Anson fit saborder les autres navires lors de la traversée de l'océan Pacifique.

large auprès du commodore Anson, 188 rentrèrent avec lui ; 1 400 trouvèrent la mort, la plupart à cause de maladies ou de la faim.

LA PLACE DU VOYAGE D'ANSON DANS L'ŒUVRE HISTORIQUE DE VOLTAIRE

Dans le *Précis du siècle de Louis XV*, le chapitre 27 est consacré au voyage d'Anson. Ce chapitre fut publié pour la première fois dans *Le Siècle de Louis XIV*, à la suite de l'*Essai sur l'histoire générale* dans la *Collection complète des œuvres de Voltaire*⁷. Néanmoins, il faut remonter au projet historique antérieur de l'*Histoire de la guerre de 1741* pour découvrir la première mouture du chapitre. Mais pourquoi ce récit du voyage d'Anson figure-t-il dans la *Guerre de 1741* et, par conséquent, dans le *Siècle*? Pour répondre à cette question, il faut se pencher sur l'histoire de la rédaction du premier ouvrage et comprendre l'intérêt du second.

Voltaire, on le sait, ambitionnait le rôle d'historiographe de France, autant par ses actes – la rédaction d'une *Histoire du siècle de Louis XIV* –, que par ses paroles. En avril 1745, il le devient, et après avoir chanté les louanges d'un roi qui fait la guerre pour établir la paix dans son *Poème de Fontenoy* (1745), il souhaite prendre son rôle au sérieux. L'historiographe de France n'est pas qu'un chanteur, il est aussi historien et Voltaire compte remplir cette tâche en prônant la publication d'un ouvrage sur les campagnes de son roi :

J'ai envie de ne point jouir du bénéfice d'historiographe sans le desservir. Voici une belle occasion. Les deux campagnes du roi méritent d'être chantées mais encore plus d'être écrites. Il y a d'ailleurs en Hollande tant de mauvais Français qui inondent l'Allemagne d'écrits scandaleux, qui déguisent les faits avec tant d'impudence, qui par leurs satires continuelles aigrissent tellement des esprits déjà mal disposés, qu'il est nécessaire d'opposer à tous ces mensonges, la vérité représentée avec cette simplicité et cette force qui triomphent tôt ou tard de l'imposture⁸.

En septembre 1745, il commence son travail par un tableau de l'Europe jusqu'en 1741⁹. Il part pour Versailles en novembre, y reste plusieurs mois travaillant d'arrache-pied pour compléter son histoire¹⁰. Si Voltaire est bon historiographe de la guerre, c'est parce qu'il est bon journaliste, il est curieux

7 Le chapitre 192 de w56, *Collection complète des œuvres de Voltaire*, [Genève, Cramer], 1756, 17 vol.

8 Voltaire au marquis d'Argenson, 17 août 1745 (D3191).

9 Voltaire au marquis d'Argenson, 27 septembre 1745 (D3221).

10 Pourquoi cette précipitation ? C'est, d'après J. Maurens, « à cause de sa foi dans l'imminence de la paix et par son désir de célébrer au plus tôt le ministre auteur de cette paix » (*Histoire de la guerre de 1741*, éd. cit., p. xx).

et il aime la vérité. Mais puisqu'il est bon historiographe, il devient, dans une certaine mesure, mauvais historien (d'après ses propres critères¹¹) : il s'ennuie et sait qu'il ennue les autres avec ses récits de batailles trop complexes. En réponse à Frédéric II, qui le pousse à délaisser son histoire des campagnes de Louis XV pour se consacrer à terminer *Le Siècle de Louis XIV*, il avoue sa lassitude : « Il faut que la guerre soit par elle-même quelque chose de bien vilain puisque les détails en sont si ennuyeux¹² ». Après la victoire à Lauffeld (2 juillet 1747), Voltaire n'est guère plus enthousiaste, comme le démontre son *Éloge funèbre des officiers qui sont morts dans la guerre de 1741*, opuscule rédigé au début de 1748. Il cherche tout de même des approches plus intéressantes, voire philosophiques, et il en trouve dans le récit du Jeune Prétendant, Charles-Édouard Stuart, *Bonnie Prince Charlie*, récit qui, selon Longchamp, arrache des larmes à son public – le roi Stanislas et sa cour – quand il le lit à Lunéville¹³.

110

La paix d'Aix-la-Chapelle, signée en octobre 1748, aurait dû favoriser la parution de son histoire de la guerre mais la conjoncture est peu favorable à la publication d'un éloge de Louis XV. D'ailleurs, Voltaire en est conscient même s'il n'a pas encore essuyé le refus net auquel il se heurtera¹⁴. Après une pause de deux mois, ce n'est qu'au printemps 1749 que Voltaire ajoute les derniers chapitres qui traitent de certains aspects de la guerre dans les colonies et qui le font sortir des champs de bataille européens : la prise de Louisbourg par les Anglais, celle de Madras par les Français, et surtout le voyage autour du globe du commodore anglais George Anson. Dans une lettre à Sir Everard Fawkener en mars 1749, Voltaire demande la relation de ce voyage, publiée récemment en Angleterre sous le nom de Richard Walter, aumônier du navire-amiral de l'escadre d'Anson¹⁵. Or, alors que son seul véritable ouvrage d'historiographe est presque terminé, Voltaire comprend qu'il sera impossible de le publier. La conjoncture est d'autant moins favorable que le philosophe se voit bientôt obligé de renoncer à la charge d'historiographe pour pouvoir quitter la France.

11 Voltaire à l'abbé Dubos, 30 octobre 1738 (D1642). D'après Voltaire, il « ne cherche à écrire l'histoire ni en flatteur, ni en panégyriste, ni en gazetier, mais en philosophe ».

12 Voltaire à Frédéric II, 9 février 1747 (D3508). Néanmoins, il affirme vouloir écrire son histoire « un peu en philosophe ». Or, plus de cinq ans après avoir terminé son histoire d'une trop longue guerre, il se prononce à peu près de la même manière dans une lettre à Hénault du 18 décembre [1752] (D5115) : « [J]'ai trop étouffé l'intérêt sous des détails ; cela est ennuyeux pour les acteurs mêmes ».

13 Selon les *Mémoires* de Longchamp, peu après cette lecture publique attendrissante, le roi de Pologne annonce à sa cour que l'on vient d'arrêter le prince Charles-Édouard à Paris (11 décembre 1748) pour le conduire au-delà des frontières. Selon son secrétaire, Voltaire, abattu, renonce à la rédaction de son histoire jusqu'à ce qu'il s'y remette quelques années plus tard sur les instances de Frédéric II. Voir Longchamp et Wagnière, *Mémoires sur Voltaire et sur ses ouvrages*, Paris, Aimé André, 1826, 2 vol., t. II, p. 224-225.

14 Voltaire à Frédéric II, 10 janvier [1749] (D3843).

15 Voltaire à Sir Everard Fawkener, 29 mars [1749] (D3897).

Puis, parti pour Berlin, Voltaire doit reconnaître que la date de publication de son histoire s'éloigne encore¹⁶. En effet, il se tourne vers son *Siècle* qu'il a envie de mettre à jour en y ajoutant « un tableau raccourci de l'Europe depuis la paix d'Utrecht jusqu'à 1750 », mais il se garde d'y adjoindre ses travaux d'historiographe¹⁷. Selon J. Maurens, « il ne peut puiser, sans l'aveu du roi de France, dans les travaux officiels de l'historiographe¹⁸ », et Louis XV est très loin de lui accorder la permission de publier ces travaux-là¹⁹. Il a beau sonder l'opinion de la cour – il essaie d'y intéresser le ministre de la Guerre, le comte d'Argenson²⁰, il envoie le manuscrit à Mme de Pompadour et au duc de Richelieu²¹ –, il bute contre le refus du roi. Pis encore, il est désormais *persona non grata* à Versailles²². Or, en 1755, une édition pirate de l'*Histoire de la guerre de 1741* voit le jour et avant la fin de l'année trois éditions circulent dans le royaume²³. Mais avant la parution de cette édition, que Voltaire critique de sa manière habituelle en dénonçant un texte estropié²⁴, il s'était résigné à l'idée de la non-publication de son ouvrage d'historiographe, et s'était tourné vers *Le Siècle de Louis XIV*.

En 1751, dans la première édition du *Siècle*, on voit son « Tableau de l'Europe [...] jusqu'en 1750 » qui résume les événements de cette période sans pour autant puiser dans les sources auxquelles l'historiographe avait accès. Une nouvelle édition du *Siècle* est publiée en 1756 comportant deux chapitres qui prolongent le « Tableau de l'Europe » jusqu'en 1756. À ces chapitres s'ajoutent sept nouveaux chapitres dont la plupart sont extraits directement du manuscrit de l'*Histoire de la guerre de 1741*, entre autres deux chapitres sur le prince Charles-Édouard, et les chapitres sur la prise de Louisbourg, la prise de Madras, et le voyage d'Anson. On peut en déduire dans un premier temps que ces sept chapitres, rédigés

16 Voltaire à Richard Rolt, 1^{er} août 1750 (D4177).

17 Voltaire au duc de Richelieu, 31 août 1751 (D4561) : « Vous dirai-je encore que j'ai poussé l'histoire du siècle jusqu'au temps présent, dans un tableau raccourci de l'Europe depuis la paix d'Utrecht jusqu'à 1750 ? [...] Aucun contemporain vivant n'est nommé excepté vous et M. le maréchal de Belle-Isle, mais sans aucune affectation ».

18 *Histoire de la guerre de 1741*, éd. cit., p. xxix.

19 D'Argental à Voltaire, 19 mars 1752 (D4843). Ayant entendu que Voltaire voulait publier son *Histoire de la guerre de 1741*, il critique « l'imprudance de donner au public une portion aussi essentielle de l'histoire du roi sans son attache ».

20 Voltaire à Chennevières, 2 août [1752] (D4992).

21 Voltaire au chevalier de La Touche, 19 novembre 1752 (D5080) ; Voltaire au duc de Richelieu, 25 novembre 1752 (D5084).

22 Voltaire au comte d'Argenson, 20 février 1754 (D5682).

23 Charles Saillant à Malesherbes, 24 novembre 1755 (D6599). Trois éditions en sont faites : à Rouen, Amsterdam et Londres. L'édition pirate volée à Mme Denis par le marquis de Ximénès est fondée sur un manuscrit incomplet dont le récit se termine par la bataille de Fontenoy. Dans les manuscrits complets envoyés au comte d'Argenson et à Mme de Pompadour, Voltaire avait prolongé le récit des campagnes en y ajoutant les chapitres sur Charles-Édouard, Anson et d'autres expéditions maritimes.

24 Voltaire à l'Académie française, 21 décembre 1755 (D6643).

entre 1748 et 1752 après que Voltaire s'était lassé des récits des campagnes de la guerre de Succession d'Autriche, représentent sa tentative d'écrire une histoire militaire plus intéressante, plus philosophique, ainsi que sa volonté de rédiger un ouvrage historiographique d'envergure. Dans un second temps, on peut affirmer que l'inclusion de ces chapitres dans la deuxième édition du *Siècle* (qui forme la dernière partie de son *Essai sur l'histoire générale*) démontre que Voltaire considère leur thème et leur forme comme étant particulièrement adaptés à l'histoire universelle qui deviendra l'*Essai sur les mœurs*, comme nous allons le voir dans la troisième partie sur le récit voltairien du voyage d'Anson.

VOLTAIRE ET SA SOURCE

112

Après le retour d'Anson en 1744, la précipitation des journaux de Londres à célébrer la prouesse des marins britanniques n'eut d'égale que celle des libraires qui rivalisèrent les uns avec les autres pour publier au plus tôt des récits de ce long voyage dramatique. En août 1744, on vit paraître un récit anonyme portant le titre d'*Authentik Account*; le mois suivant, l'*Authentik Journal*, publié sous le pseudonyme de John Philips (aucun marin dans l'escadre d'Anson ne portait ce nom), vit le jour. Deux éditions pirates de ce dernier livre furent publiées en 1744 sous deux titres différents, *An Authentic and Genuine Journal* et *A Voyage to the South Seas*. L'*Authentik Journal* servit également de source pour le résumé du voyage publié dans l'ouvrage de John Harris, *Navigantium atque Itinerantium Bibliotheca* (t. I, 1744). En 1745, Pascoe Thomas, professeur des mousses à bord du navire-amiral, publia un véritable témoignage du voyage, son *True and Impartial Journal* (London, S. Birt, 1745). Un récit du voyage fut également publié en feuilleton dans l'*Universal Spectator*²⁵. Il fallut toutefois attendre 1748 la publication du récit officiel du voyage par Richard Walter, le temps que les procès concernant le partage du butin aboutissent. Quand on lit ce récit officiel, ce qui est très frappant, c'est le style neutre, sec, pour ne pas dire laborieux, du texte. Il est à noter qu'il s'agit d'un ouvrage collectif. Richard Walter contribua effectivement à la préparation du manuscrit pour la publication mais il était rentré en Angleterre bien avant la prise du galion de Manille. Selon G. Williams, Benjamin Roberts joua un rôle capital dans la rédaction du texte en s'appuyant sur des journaux de bord²⁶. De toute façon il semble que le récit soit surtout un plaidoyer *pro domo* pour le commodore Anson qui supervisait le projet de publication d'un livre insistant sur l'honnêteté

²⁵ Sur les autres récits du voyage, voir G. Williams, *The Prize of all the Oceans, op. cit.*, p. 206-207.

²⁶ G. Williams, *Documents relating to Anson's Voyage round the World 1740-1744*, London, Navy Records Society, 1967, p. 232.

des actions des Anglais dans toutes les circonstances et sur l'utilité du récit de leur voyage pour les navigateurs à venir. L'ouvrage connut un franc succès de librairie : il y eut 1 800 souscripteurs pour la première édition, quatre éditions publiées en 1748, quinze éditions publiées jusqu'en 1776, et des traductions dans huit langues²⁷.

La première traduction française du récit d'Anson n'est publiée qu'en 1749²⁸ et Voltaire s'appuie quant à lui sur la sixième édition anglaise de 1749²⁹. Mais pourquoi Voltaire utilise-t-il le récit d'Anson ? Qu'y a-t-il dans ce récit pour que Voltaire y consacre un chapitre entier de son histoire de cette période ? Tout d'abord, comme nous l'avons dit, c'est au moment de la publication de ce récit que Voltaire commence à élargir le champ de son étude de la guerre de 1741 pour y inclure des éléments plus intéressants, plus généraux, moins cantonnés aux détails des batailles. Or Voltaire, en tant qu'historien de la guerre dont le voyage d'Anson fait partie, en connaît probablement l'existence depuis quelques années bien qu'il ne l'évoque ni dans sa correspondance ni dans le chapitre 6 de la *Guerre de 1741* (rédigé au moins trois ans avant le chapitre sur Anson³⁰) où il décrit la cause de la guerre de l'*asiento*, la prise de Porto-Bello par l'amiral Vernon et sa tentative pour prendre Carthagène³¹. Pour lui, le voyage avait donc à première vue peu d'importance dans les enjeux stratégiques de la guerre qu'il décrit dans les premiers chapitres de la *Guerre de 1741*. Cela étant, en 1749, quand il commande le récit d'Anson, Voltaire – grand lecteur de la presse européenne – connaît forcément la légende de ce voyage nourrie par la presse cocardière de Londres³². Après le retour à Londres d'un seul navire, ce voyage, en vérité désastreux et tragique pendant deux ans et demi, est représenté d'un côté comme un triomphe éclatant contre les Espagnols et, de l'autre, comme une réussite personnelle pour le grand capitaine George Anson face à l'adversité. La victoire des Anglais sous le commandement d'Anson contre les Français dans la bataille navale du cap Finistère en mai 1747 ne fait que renforcer l'image héroïque d'Anson dans les esprits anglais et français, image qui sera mise en

27 G. Williams, *The Prize of all the Oceans*, op. cit., p. 237.

28 Richard Walter, *Voyage autour du monde, fait dans les années MDCCXL, I, II, III, IV par George Anson*, traduit par Élie de Joncourt, Amsterdam et Leipzig, 1749. Une édition parisienne, traduite par Jean-Paul de Gua de Malves, fut publiée en 1750. D'autres éditions françaises furent publiées à Genève (1750), Amsterdam (1751) et Bruxelles (1751).

29 Richard Walter, *A Voyage round the world, in the years MDCCXL, I, II, III, IV*, 6^e éd., London, 1749 (BV81; CN, t. I, p. 100).

30 Au printemps 1746, Voltaire envoie au roi un manuscrit de son histoire de la guerre allant jusqu'à la prise de Gand (11 juillet 1745). Voir la lettre de Voltaire à Thieriot, 18 mars 1746 (D3341).

31 C'est le chapitre 6 de l'édition de J. Maurens, mais le chapitre 5 de la première édition pirate (Amsterdam, 1755).

32 Le 21 octobre 1745, Voltaire commande les journaux anglais des trois dernières années auprès de son correspondant anglais Sir Everard Fawkener (D3246).

avant tout au long du récit officiel du voyage autour du monde, publié l'année suivante. Pour Voltaire, le récit d'Anson constitue donc un sujet dramatique de nature à intéresser le public, tout en restant dans le cadre de la guerre dont il est déjà l'historien.

Or, le récit officiel du voyage d'Anson se présente non pas comme un simple récit de voyage, mais plutôt comme un outil scientifique pour les navigateurs à venir, comportant des conseils sur les meilleurs parcours à effectuer, la description des côtes et des escales les plus convenables pour le radoub et le ravitaillement, des gravures aidant à repérer les détroits et les meilleurs endroits pour jeter l'ancre. De plus, cet exploit militaire – à but lucratif, il faut bien le rappeler – revêt l'aspect d'un voyage de découverte au fur et à mesure des chapitres qui décrivent en détail la flore et la faune des îles pacifiques ainsi que les habitants de ces terres lointaines³³. La description du *pros*, bateau utilisé par les habitants des îles Mariannes, assortie d'une gravure technique, préfigure en effet les articles et les planches de l'*Encyclopédie*³⁴. On décrit de la même manière les jonques chinoises, gravures à l'appui. D'ailleurs le voyage en question sera considéré comme une étape importante dans le regain d'intérêt pour le Pacifique, constituant rétrospectivement un point de départ pour les voyages de James Cook, surtout grâce à la position d'Anson à la tête de l'Amirauté anglaise à partir de 1751³⁵.

C'est justement la fusion de l'image du héros maritime et de l'intérêt philosophique de son voyage qui ressort du chapitre sur Anson. D'entrée de jeu, les axes de la réflexion voltairienne sont clairs. L'historien explique l'intérêt du chapitre sur Anson dans le cadre d'un conflit mondial entre les grandes puissances européennes. Ce qui caractérise la modernité de ce conflit c'est surtout le voyage maritime : « Si l'industrie et l'audace de nos nations modernes ont un avantage sur le reste de la terre, et sur toute l'Antiquité, c'est par nos expéditions maritimes ». Toujours dans son introduction au chapitre, il ajoute que « [l]'expédition de l'amiral Anson est une preuve de ce que peut un

33 R. Browning (*The War of Austrian Succession, op. cit.*, p. 307) reproduit ce mythe de manière peu critique : il insiste sur le fait que le voyage d'Anson « avait porté ses fruits, tant dans une perspective scientifique que médicale » [« *had borne significant scientific and medical fruit* »]. De même, Jill H. Casid (*Sowing Empire: Landscape and Colonization*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2005, p. 116) précise que le voyage est « fêté parce qu'il éveillait l'intérêt pour le Pacifique. Par conséquent, il est réinventé dans l'imaginaire comme un voyage de découverte » (« *celebrated as awakening interest in the Pacific and therefore, reimagined as a voyage of discovery* »).

34 En effet, le chevalier de Jaucourt s'appuie sur le récit d'Anson dans son article « Pros » de l'*Encyclopédie* (t. XIII, p. 492b-493a). Jaucourt évoque d'ailleurs dans plusieurs articles les descriptions, les cartes et les conseils donnés par le récit d'Anson : voir « Île de Fernandez », « Lion marin », « Lucon », « Magellan, Détroit de », « Mariannes (Îles) », « Navigateur », « Païta », « Patagon (terres des) » et « Rima ».

35 G. Williams, *The Prize of all the Oceans, op. cit.*, chap. 9.

homme intelligent et ferme, malgré la faiblesse des préparatifs et la grandeur des dangers »³⁶. Voltaire insiste sur les difficultés auxquelles l'escadre d'Anson doit faire face pour mieux souligner l'héroïsme du commodore, mettant en avant en particulier les exploits du petit sloop, « le premier navire de cette espèce qui osa doubler le cap Horn³⁷ ». Puis, le cap doublé, le sloop s'empare contre toute attente d'un grand bâtiment espagnol dans la mer du Sud, incident étonnant qui préfigure la prise du galion de Manille par les Anglais malgré le piètre effectif du *Centurion*³⁸. De même, dans le récit du sac de Paita, Voltaire souligne l'inégalité des effectifs pour accentuer l'audace des Anglais. Ce petit bourg péruvien – que Voltaire appelle « ville » – est pris par « cinquante soldats dans une chaloupe à rames »³⁹. D'ailleurs, quand les soldats d'Anson réduisent la ville en cendres, Voltaire les disculpe, mettant cet excès sur le compte du gouvernement de Paita qui « n'eut ni le courage de redescendre dans la ville et d'y combattre, ni la prudence de traiter avec les vainqueurs pour le rachat de la ville et des effets qui restaient encore ». En effet la victoire des Anglais à Paita est très significative aux yeux de Voltaire, car elle menace la stabilité de l'empire colonial espagnol : « Le gouvernement de Madrid ne savait pas alors le danger qu'il courait de perdre cette grande partie du nouveau monde⁴⁰ ». En vérité Voltaire surestime l'influence de cet événement sur les enjeux stratégiques de la guerre de l'*asiento* de manière à présenter Anson comme un héros maritime⁴¹.

Or, au XVIII^e siècle, l'héroïsme change de figure et ce n'est plus l'héroïsme aristocratique qui prédomine mais de nouvelles formes⁴². Tandis que les héros militaires sont toujours populaires, le grand homme, « héros de la civilisation », revêt une importance grandissante car il est « utile, raisonnable, unissant le civisme et la sociabilité »⁴³. Voltaire apprécie, certes, l'héroïsme militaire du commodore Anson, mais un autre aspect plus séduisant encore du caractère de celui-ci est son civisme, voire son statut de « héros de la civilisation⁴⁴ ». Dans

36 *Histoire de la guerre de 1741*, éd. cit., p. 271.

37 *Ibid.*, p. 272.

38 *Ibid.*, p. 278.

39 *Ibid.*, p. 273.

40 *Ibid.*, p. 274.

41 Rappelons qu'il passe sous silence non seulement le sac de Paita mais toute l'expédition d'Anson dans le chapitre 6 de la *Guerre de 1741* traitant de la guerre de l'*asiento*.

42 Voir Sylvain Menant et Robert Morrissey (dir.), *Héroïsme et Lumières*, Paris, H. Champion, 2010.

43 D. Roche, « L'héroïsme cavalier : fin XVI^e siècle-début XVIII^e siècle », dans S. Menant et R. Morrissey (dir.), *Héroïsme et Lumières*, op. cit., p. 19-36, ici p. 20-21.

44 Dans l'article « Économie » des *Questions sur l'Encyclopédie*, Anson fait partie du panthéon des administrateurs : « Donnez à la Sibérie et au Kamshatka réunis, qui font quatre fois l'étendue de l'Allemagne, un Cyrus pour souverain, un Solon pour législateur, un duc de Sully, un Colbert pour surintendant des finances, un duc de Choiseul pour ministre de la guerre et de la paix, un Anson pour amiral ; ils y mourront de faim avec tout leur génie » (*OCV*, t. 40, p. 602).

une anecdote qui témoigne du dégoût habituel de Voltaire pour la guerre, la présentation d'Anson réunit en un seul personnage les deux aspects du voyage que veut souligner l'historien – héroïsme et intérêt philosophique –, en insistant sur une nouvelle forme d'héroïsme « philosophique » :

Un lecteur raisonnable qui voit avec quelque horreur ces soins prodigieux que prennent les hommes pour se rendre malheureux eux et leurs semblables, apprendra peut-être avec satisfaction, que George Anson trouvant dans cette île déserte [Juan Fernandez] le climat le plus doux, et le terrain le plus fertile, y sema des légumes et des fruits, dont il avait apporté les semences, et les noyaux, et qui bientôt couvrirent l'île entière. Des Espagnols qui y relâchèrent quelques années après, ayant été faits depuis prisonniers en Angleterre, jugèrent qu'il n'y avait qu'Anson qui eût pu réparer par cette attention généreuse, le mal que fait la guerre; et ils le remercièrent comme leur bienfaiteur⁴⁵.

116

L'anecdote est extraite du récit officiel, source unique de Voltaire pour son résumé du voyage, mais il faut noter que, selon ce texte, les Espagnols ont remercié Anson pour sa générosité et son humanité envers les prisonniers espagnols plutôt que pour sa culture des terres des îles Fernandez, fait simplement évoqué pendant leur conversation⁴⁶. Impressionné par l'audace et la prouesse d'Anson, Voltaire interprète cette anecdote à sa manière et fait d'Anson un réparateur des maux de l'humanité par le biais de l'agriculture. À cette image d'Anson en tant que « héros de la civilisation » s'ajoute une autre forme d'héroïsme, née au siècle des Lumières. Selon Sylvain Menant, c'est alors que le héros militaire se transforme en « héros solidaire » car ses exploits représentent non sa gloire personnelle, mais des sacrifices pour la collectivité⁴⁷. À la fin de son récit du voyage d'Anson, Voltaire précise que le commodore et les survivants partagèrent le butin, en excluant les autorités britanniques de la distribution, mais que « [c]es richesses circulant bientôt dans la nation contribuèrent à lui faire supporter les frais immenses de la guerre⁴⁸ ».

Tout au long du chapitre, Voltaire privilégie le piquant du récit de voyage pour plaire au lecteur, avide de détails instructifs et plaisants. Il évoque par exemple les comportements des lions de mer repérés sur la côte de Juan Fernandez ainsi que les oreilles coupées des chèvres habitant cette île, fait curieux qui vient appuyer le récit légendaire de l'Écossais Alexander Selkirk, abandonné

45 *Histoire de la guerre de 1741*, éd. cit., p. 272-273.

46 R. Walter, *A Voyage round the world*, op. cit., livre II, chap. 1, p. 118.

47 S. Menant, « L'héroïsme en uniforme dans la littérature des Lumières », dans S. Menant et R. Morrissey (dir.), *Héroïsme et Lumières*, op. cit., p. 87-102.

48 *Histoire de la guerre de 1741*, éd. cit., p. 278.

sur Juan Fernandez trente années auparavant par des boucaniers⁴⁹. Dans l'édition du *Précis du siècle de Louis XV* de 1769, Voltaire ajoute un passage sur les constatations des voyageurs concernant la variation de la boussole qui confirme, selon lui, le système d'Edmond Halley⁵⁰. En effet, Voltaire fait plus de cas de cette observation que le récit officiel⁵¹ en s'enthousiasmant pour cette découverte selon laquelle, « [l]'aiguille aimantée suivait exactement la route que ce grand astronome lui avait tracée. Il donna des lois à la matière magnétique, comme Newton en donna à toute la nature. Et cette petite escadre, qui n'allait franchir des mers inconnues que dans l'espérance du pillage, servait la philosophie sans le savoir⁵² ». La fin de cette citation en dit long sur la manière dont Voltaire lit et comprend le récit officiel du voyage d'Anson. À vrai dire, les réflexions « philosophiques » dans le chapitre sur Anson découlent autant de la vision historique voltairienne que du récit officiel du voyage. Par exemple, la découverte de l'arbre à pain par l'équipage du *Centurion* dans l'île fertile de Tinian suscite les réflexions suivantes chez Voltaire : « Ce qu'on trouva de plus singulier, est un arbre dont le fruit ressemble pour le goût au meilleur pain, trésor réel qui, transplanté, s'il se pouvait, dans nos climats, serait bien préférable à ces richesses de convention, qu'on va ravir parmi tant de périls au bout de la terre⁵³ ». La seule critique de Voltaire à l'égard du récit officiel porte sur la manière dont on y traite des Chinois. Le récit d'Anson souligne surtout la fourberie et la cupidité des habitants de Canton où les Anglais passent des mois avant et après la prise du galion de Manille⁵⁴. Tandis qu'il admet que l'auteur du récit officiel est « d'ailleurs judicieux, instructif et bon citoyen », Voltaire insiste sur sa déformation des mœurs chinoises : « Faut-il insulter la nation la plus ancienne et la plus policée de la terre, parce que quelques malheureux ont voulu dérober à des Anglais, par des larcins et par des gains illicites, la vingt millième partie tout au plus de ce que les Anglais allaient voler par force aux Espagnols dans la mer de la Chine⁵⁵ ? » Il est à noter que dans la *Collection complète* de ses œuvres, publiée en 1756, où l'*Essai sur l'histoire générale* se continue par *Le Siècle de Louis XIV*, comportant neuf chapitres supplémentaires dont le chapitre sur Anson, Voltaire retranche ce développement sur les Chinois afin d'ajouter un passage presque identique au premier chapitre de l'*Essai* sur

49 On dit que Daniel Defoe se serait inspiré de l'aventure de Selkirk pour *Robinson Crusoé*.

50 Dans son ouvrage *General Chart of the Variation of the Compass* (1701).

51 R. Walter, *A Voyage round the world, op. cit.*, p. 4, 96 et 385.

52 Cet ajout n'apparaît qu'à partir de l'édition w68 (*Collection complète des œuvres de M. de Voltaire*, [Genève/Paris, Cramer/Panckoucke], 1768-1777, 30 vol.), t. XII (1769), chap. 27, p. 312.

53 Voir aussi l'article « Arbre à pain » des *Questions sur l'Encyclopédie*, OCV, t. 38, p. 565-568.

54 R. Walter, *A Voyage round the world, op. cit.*, livre III, chap. 7. Walter affirme que les Chinois sont méfiants et peu fiables, et les accuse d'être efféminés et avarés.

55 *Histoire de la guerre de 1741*, éd. cit., p. 276-277.

la Chine⁵⁶. Ainsi, quelques années après la rédaction du chapitre sur le voyage d'Anson, destiné initialement à compléter son *Histoire de la guerre de 1741*, Voltaire l'intègre à son œuvre historique où il a toute sa place. En effet, dans une lettre de septembre 1756, expliquant ses ajouts sur l'histoire contemporaine à l'*Essai*, il affirme s'être amusé « à esquisser un essai de l'histoire générale jusqu'à nos jours » :

J'ai trouvé que les malheurs du prince Édouard, le voyage de l'amiral Anson autour du globe, la révolution de Gênes, la prise de Madras [...], j'ai trouvé, dis-je que tout cela pouvait fournir quelques réflexions philosophiques. Je n'écris l'histoire qu'autant qu'elle peut être utile à la raison, et je néglige tous les faits qui ne sont bons que dans les gazettes⁵⁷.

118

Pour Voltaire, le voyage d'Anson est étonnant, pittoresque, mouvementé, truffé de petits détails vifs et colorés qui sont de nature à intéresser le lecteur d'une histoire qui se veut philosophique. Mais en fin de compte il s'agit d'une expédition militaire entreprise dans un premier temps pour des raisons stratégiques en temps de guerre, et dans un second temps dans l'espérance du pillage⁵⁸. Si Voltaire y ajoute des réflexions que nous avons qualifiées de « philosophiques » c'est pour mieux intégrer ce récit dans son œuvre historique.

Voltaire doit être le premier à intégrer le récit du voyage d'Anson dans l'histoire de cette guerre, avant qu'il ne soit inscrit de manière rétrospective dans la lignée des voyages de découverte de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, grâce surtout au récit officiel qui a mis l'accent sur cet aspect du voyage. Le voyage d'Anson est donc « philosophique » de deux manières différentes. À cette vision rétrospective, nourrie par Anson lui-même, tant dans le récit officiel que grâce à sa position à la tête de l'Amirauté, Voltaire, contemporain des événements qu'il décrit, met en avant les réflexions philosophiques, fussent-elles limitées, qui en découlent. Ce qui prime chez Voltaire et ce qui dicte le choix de ses sujets historiques, c'est la capacité de ces derniers à intéresser le lecteur et à rentrer dans le moule de sa vision historique. Le chapitre sur Anson a été conçu à l'origine pour plaire aux lecteurs de son *Histoire de la guerre de 1741*, ouvrage lourd de détails où les récits de batailles occupent une place d'honneur. En réalité, le voyage d'Anson offre peu de liens directs avec

56 Voir *Essai sur les mœurs*, OCV, t. 22 (2009), p. 47. Ce développement manque dans le chapitre 192 de w56 et le chapitre 51 de w646 (*Collection complète des œuvres de Mr. de Voltaire*, [Genève, Cramer], 1764, 10 vol.). Il réapparaît dans w68, t. XII, chap. 27, p. 315.

57 Voltaire à Élie Bertrand, 3 septembre [1756] (D6986).

58 En effet, il critique les Anglais au début du chapitre en notant que, « c'est le propre des Anglais de mêler le négoce à la guerre » (*Histoire de la guerre de 1741*, éd. cit., p. 272).

les enjeux de la guerre. D'ailleurs, en ce qui concerne ses conséquences pour l'évolution de la guerre, il est plutôt insignifiant et Voltaire le sait. Il n'empêche que l'historien-philosophe contribue à assurer la postérité de cette expédition grâce à la place qu'il lui réserve dans son histoire ; de sorte que la famille d'Anson lui enverra une médaille d'or apparemment pour le remercier d'avoir honoré son parent de cette manière⁵⁹. Au fur et à mesure de la rédaction de la *Guerre de 1741*, Voltaire l'historien l'emporte sur Voltaire l'historiographe. Devant le refus de publication, l'historien extrait de la *Guerre de 1741* les chapitres qui ne relèvent pas de son travail d'historiographe. Par la suite, il se permet de les intégrer dans son *Essai sur l'histoire générale* en leur insufflant un intérêt « philosophique ». L'emploi du récit d'Anson dans son histoire demeure ainsi relativement ponctuel : le commodore Anson, qui ne mérite même pas une mention honorable dans le premier chapitre que rédige Voltaire sur la guerre de l'*asiento*, est désormais paré des qualités d'un grand homme, d'un « héros de la civilisation ». Avec son héros qui subit une succession de péripéties permettant une succession de comparaisons propices à véhiculer un message philosophique et à édifier le lecteur, le chapitre sur le voyage d'Anson représente en condensé le style et l'approche historique de Voltaire, autrement dit sa liberté d'historien. Le voyage dans l'histoire voltairienne n'est donc pas une question de découverte, ni une ouverture vers l'autre, c'est plutôt une source de preuves et d'appuis pour étayer sa vision philosophique du monde. Si Voltaire nous emmène quelque part, il s'agit d'un voyage intellectuel vers le partage de cette vision.

59 Voltaire à Thieriot, 14 juin 1769 (D15686).

